

LE DOSSIER DU JOUR | EN ISÈRE

l'occupant nazi met à genoux ce maquis qui attendait l'arrivée de renforts alliés et croyait à une libération proche

reste le massif héroïque

Daniel Huillier : « J’ai été bercé par la Résistance »

Daniel Huillier, originaire de Villard-de-Lans, a 11 ans quand la guerre éclate, 13 ans quand la Résistance s’organise dans le massif du Vercors. Son père, Victor, achète en 1941 le tiers de la ferme d’Ambel avec trois amis, et la met à disposition des réfractaires au STO (Service du travail obligatoire) en 1942. C’est là que naît le « premier maquis de France ».

Daniel Huillier a « été bercé par la Résistance ». À la maison défilent les Chavant, Samuel et Pupin. Pas le temps pour l’in-souciance, ni pour l’instruction d’ailleurs. Collégien à Vizille, il a 15 ans lorsqu’il devient résistant.

Son histoire fait partie de la grande Histoire. Daniel Huillier le sait. Il la raconte avec calme, souvent frappé par sa propre maturité, alors qu’il n’était qu’un adolescent. Il explique comment, avec sa petite moto de 125 cm³, il fait « l’agent de liaison entre l’état-major, où demeurerait [son] père, et les chauffeurs chargés d’exécuter les ordres ». Comment, aussi, en 1943, il dissuade son père d’entrer dans leur bureau de la place Philippeville : « Il y avait une traction garée devant. J’ai dit à mon père : “Reste là, ce sont les Boches”. » Comment, finalement, il lui sauve la vie en allant vérifier lui-même cette intuition, avant de lui conseiller « de ne pas traîner dans le coin ».

Il évoque aussi le 23 juillet

1944, quand il refuse de rester avec sa famille dans la grotte de la Luire, transformée en hôpital de fortune pour les blessés, alors que le maquis est assailli par les nazis. Victor Huillier insiste, tente de retenir son fils. « Je lui ai répondu “Pas question, je ne veux pas crever dans ce trou !” » raconte-t-il. Son père cède et l’envoie finalement à Pont-en-Royans avec sa mère, son frère, ses tantes et ses cousins. Cinq jours plus tard, la grotte de la Luire est le théâtre d’une attaque sanglante. Daniel Huillier a 16 ans, et il vient de sauver toute sa famille. « Des fois, je me pose la question : “Comment ai-je pu sauver la vie de mon père à 15 ans ? Puis de toute ma famille à 16 ans ? Comment ai-je pu faire ça ?” Jusqu’à ma mort, je penserai à ça... »

■ À la Libération, il ne reste aux Huillier « qu’une table avec un pot de confiture »

Ce qu’il n’oubliera pas non plus, ce sont « ces corps allongés, devant l’usine Bouchayer », le 14 août 1944. Des hommes qui viennent d’être fusillés, parmi lesquels « un cousin et [ses] amis de Villard ». Ni ce 22 août 1944 à midi. Il a rendez-vous avec son père, à l’usine électrique d’Engins. La veille, Daniel a cru assister à son assassinat, dans la Grand-Rue de Grenoble : c’était en fait son oncle Paul, « abattu par des Waffen-SS français ». Alors qu’ils arrivent à Autrans, après une



Daniel Huillier, 93 ans, dans ses bureaux à Saint-Égrève. Président de l’Association nationale des pionniers et combattants volontaires du maquis du Vercors, il joue un rôle dans la Résistance dès ses 15 ans, aux côtés de son père, Victor Huillier, et d’Eugène Chavant.

Photo Le DL/Sarah HUPPERT

après-midi de marche, « une voiture du maquis attend mon père pour l’emmener à la préfecture, rejoindre Eugène Chavant : on ne le sait pas, mais c’est la Libération ». Daniel est conduit chez lui, à Villard-de-Lans. Il n’y a pas mis les pieds depuis près de deux mois. « Nos bureaux et notre garage étaient complètement détruits, notre appartement vidé. Il ne restait plus qu’une table avec un pot de confiture dessus, plaisante-t-il. On est ressorti à poil ! Ce qu’on avait sur le dos quand on est arrivé à Villard le 22 août, c’est

tout ce qu’il nous restait. »

Dans son bureau de Saint-Égrève, d’où il dirige ses affaires, les souvenirs sont intacts, l’Histoire omniprésente. À travers les ouvrages sur la Résistance, empilés sur ses étagères et son grand bureau. Dans le regard des cinq portraits, accrochés au-dessus de sa tête : « C’est mon père, mes trois oncles et mon grand-père. » Pas question d’oublier. De cette époque, Daniel Huillier témoigne souvent lors des cérémonies officielles. Il a même écrit ses mémoires. Mais n’en a « jamais parlé » avec ses

filles, ses petits-enfants. « C’est comme ça dans beaucoup de familles... » explique-t-il avec pudeur.

On frappe à la porte. Philippe Huet et Alain Carminati, de l’Association nationale des pionniers et combattants volontaires du Vercors, sont à la porte. Ils viennent avec du travail : il faut préparer la cérémonie de ce dimanche 21 juillet à Vassieux-en-Vercors : le 75^e anniversaire des combats du Vercors. « C’était hier », sourit Daniel.

Sarah HUPPERT

Grenoble et Vassieux, deux musées incontournables

► Le Musée de la Résistance et de la Déportation de Grenoble (Isère).

Situé 14, rue Hébert à Grenoble, ce musée est devenu trop petit pour exposer son fonds documentaire constitué de plus de 8 000 pièces, mais en attendant son futur déménagement au Palais du Parlement, il reste néanmoins un des endroits de visite les plus puissants de la capitale des Alpes.

Le parcours, organisé autour de six thèmes chronologiques (l’entrée en Résistance, les maquis, la situation des juifs à Grenoble et en Isère entre 1939 et 1945, les répressions et déportations, La libération), se décline sur trois niveaux. La scénographie permet à la fois une approche pédagogique et impliquante. Avec les installations, on est transporté dans le temps, et on apprend... Sur le maquis du Vercors, on découvre au musée, entre autres, une des affiches de la proclamation de la restauration de la République dans le Vercors

et l’abolition des décrets de Vichy par Eugène Chavant, dit Clément.

► À Vassieux-en-Vercors (Drôme), il faut commencer par visiter le Musée de la Résistance. Fondé en 1973 par un ancien maquisard, Joseph La Picirella, il a été rénové en 2010 et appartient aujourd’hui au conseil départemental de la Drôme. Toute l’épopée du maquis y est retracée avec des panneaux chronologiques, des mannequins et de nombreux objets, notamment des armes, ayant servi aux résistants ou aux Allemands.

Deuxième étape incontournable, le mémorial, inauguré en 1994, perché au col de la Chau et qui domine tout le plateau de Vassieux. De là, on a une vue imprenable sur le massif et on comprend mieux le déroulement des événements du 21 juillet 1944.

La visite, ici, mise davantage sur le symbole et la puissance évocatrice. Le parcours, dans l’ombre, rend hommage aux 840 victimes



Devant le musée de Vassieux-en-Vercors, la carcasse, restaurée d’un des planeurs à bord desquels les troupes d’élite allemandes ont attaqué le massif le 21 juillet 1944.

Photo Le DL/Éric VEAUUVY

civiles et militaires. Les témoignages et documentaires vidéo racontent l’engagement, la vie au quotidien dans le maquis et l’invasion de l’été 1944.

En redescendant du mémorial, une halte s’impose à la nécropole située au bord de la route. Elle abrite 187 tom-

bes, dont 49 inconnues, et présente sur des panneaux les différents acteurs du Vercors.

Commemoration ce dimanche 21 juillet à partir de 10 h 30 à Vassieux, en présence de Geneviève Darrieussecq, secrétaire d’État auprès de la ministre des Armées.

“ La France libre n’a pas voulu armer la Résistance pour ne pas se créer d’ennuis à la Libération. ”

Pierre Dalloz, membre fondateur du maquis du Vercors

Mireille Provence, la diabolique du Vercors

Pour l’état civil, elle était Simone Waro, épouse Reboul, née le 26 février 1915 à Lyon. Au registre de l’infamie, elle est restée Mireille Provence, délatrice du maquis, maîtresse d’un officier allemand et responsable de la mort d’une quarantaine de résistants.

Si Gérard Cartier, ingénieur à la retraite mais poète encore en exercice, s’est intéressé à elle, c’est que Mireille, hélas, a fait partie de son histoire. « Un de mes oncles, mécanicien à Villard-de-Lans, figurait parmi les 19 prisonniers abattus par la milice, le 26 juillet 1944 à Beauvoir-sur-Royans. Et mon père, qui lui-même avait été déporté en Autriche, m’a toujours dit que Mireille Provence était dans le coup. »

L’histoire de Simone Waro,

c’est l’histoire d’une femme ballottée par la vie. Sa mère meurt quand elle a 3 ans.

À 20 ans, elle tombe enceinte d’un garçon de café, l’épouse, avant de divorcer deux ans plus tard. Elle “monte” alors à Paris et se lance dans le music-hall sous le nom de Mireille Provence.

Au Panthéon des artistes lyriques, son nom ne sera pas gravé, mais grâce aux journaux de l’époque on suit sa trace dans différents cabarets parisiens. Notamment Le Petit Chapiteau fréquenté par des officiers allemands et des miliciens. Un cabaret qu’elle tient avec Milly Mathis, actrice de Pagnol.

Revenue en Dauphiné, Mireille s’installe à Paladru. Elle chante à Lyon et Grenoble, se promène souvent dans le Ver-

cors au printemps 1944. Des apparitions souvent suivies d’interventions de la Milice. Elle accompagne aussi, à Vassieux-en-Vercors, son amie Maud Champetier de Ribes, maîtresse du chef de la Milice locale Raoul Dagostini (1).

■ Elle participe aux interrogatoires des résistants

Le comportement de Mireille Provence est tel que la Résistance l’enlève, début juillet 1944, et la conduit à La Chapelle-en-Vercors pour des officiers allemands et des miliciens. Un cabaret qu’elle tient avec Milly Mathis, actrice de Pagnol.

Revenue en Dauphiné, Mireille s’installe à Paladru. Elle chante à Lyon et Grenoble, se promène souvent dans le Ver-

cors au printemps 1944. Des apparitions souvent suivies d’interventions de la Milice. Elle accompagne aussi, à Vassieux-en-Vercors, son amie Maud Champetier de Ribes, maîtresse du chef de la Milice locale Raoul Dagostini (1).

■ Elle participe aux interrogatoires des résistants

Le comportement de Mireille Provence est tel que la Résistance l’enlève, début juillet 1944, et la conduit à La Chapelle-en-Vercors pour des officiers allemands et des miliciens. Un cabaret qu’elle tient avec Milly Mathis, actrice de Pagnol.

Revenue en Dauphiné, Mireille s’installe à Paladru. Elle chante à Lyon et Grenoble, se promène souvent dans le Ver-

cors au printemps 1944. Des apparitions souvent suivies d’interventions de la Milice. Elle accompagne aussi, à Vassieux-en-Vercors, son amie Maud Champetier de Ribes, maîtresse du chef de la Milice locale Raoul Dagostini (1).

■ Elle participe aux interrogatoires des résistants

Le comportement de Mireille Provence est tel que la Résistance l’enlève, début juillet 1944, et la conduit à La Chapelle-en-Vercors pour des officiers allemands et des miliciens. Un cabaret qu’elle tient avec Milly Mathis, actrice de Pagnol.

Revenue en Dauphiné, Mireille s’installe à Paladru. Elle chante à Lyon et Grenoble, se promène souvent dans le Ver-

d’intelligence avec l’ennemi le 29 mai 1945. Transférée à Grenoble, elle est jugée et condamnée à mort le 11 octobre 1945. Vingt jours plus tard, sa peine est commuée par de Gaulle en travaux forcés à perpétuité. Les efforts des Pionniers du Vercors pour faire rouvrir le procès resteront vains. Mireille Provence sera libérée pour raisons médicales en 1953.

Simone Waro s’installe alors dans les Landes où elle tient un hôtel, Le Lion d’or. Elle usera encore trois maris avant de décéder paisiblement en 1997.

É.V.

(1) Dagostini et Maud Champetier de Ribes seront condamnés à mort et exécutés à Lyon le 11 septembre 1944.

ACHAT D’OR
Achat - Vente - expertise

► Or de bourse : lingots et pièces

► Bijoux anciens

► Déchets or

► Montres de marque

COMPTOIR GRENOBLOIS DE CHANGE
5 rue Philis de la Charte - 38000 GRENOBLE 04.76.51.33.76

127430700

QUESTIONS À

Gilles Vergnon, maître de conférences en histoire contemporaine

« Le Vercors est le reflet des autres maquis »

Le Vercors est-il une tragédie héroïque ou une erreur de stratégie ?

« J’ai envie de dire : ni l’un, ni l’autre. L’héroïsme est une notion subjective qui n’intéresse pas l’historien. Erreur de stratégie, non plus. Pour comprendre ce qui s’est passé dans le Vercors, il faut sortir du Vercors. Le Vercors est en effet le reflet de ce qui se passe dans tous les autres maquis de France : un soulèvement maquisard dans une France en ébullition après le débarquement de Normandie et qui croit que la Libération est toute proche. Mais les Alliés vont progresser plus difficilement que prévu et la répression allemande sera féroce. Le Vercors demeure l’épisode le plus célèbre de cette histoire, car on y retrouve la gloire et les larmes, auxquelles on peut ajouter la liberté et la trahison. »



Gilles Vergnon, fin connaisseur du Vercors.

Peut-on comparer le Vercors avec ce qui s’est passé aux Glières en mars 1944 ?

« Non. Les Glières, c’est avant le débarquement, or la date du 6 juin est déterminante dans l’état d’esprit de la Résistance. Les Glières, c’est un peu un concours de circonstances avec un regroupement de maquisards pour se cacher. Le Vercors obéit, lui, à une logique insurrectionnelle avec des gens qui se rassemblent pour participer, les armes à la main, à la libération de leur pays. On retrouve des schémas identiques dans l’Ain, en Auvergne et dans le Limousin. »

Mais sur le plan militaire, le Vercors est-il un échec ?

« Avant le débarquement, le Vercors compte environ 400 à 500 hommes plutôt bien entraînés. Après le débarquement ils se retrouvent à 4 000 ! C’est trop pour mener une guérilla mais insuffisant pour engager un combat classique. Et il faut nourrir et équiper tous ces jeunes gens qui veulent se battre. Alors que l’on ne compte que 18 parachutistes américains pour encadrer les maquisards, les Allemands pensent qu’ils sont beaucoup plus nombreux. Et lorsqu’ils interviennent ils emploient les grands moyens : ils sont plus nombreux, (une division, soit 10 000 hommes), mieux entraînés, mieux équipés (aviation, mortiers) et ils bénéficient de l’effet de surprise. Ils engagent des troupes d’élite comme les parachutistes et le Vercors sera leur seule opération aéroportée de la guerre (avec la tentative d’enlèvement de Tito en Yougoslavie). Ils ont bien étudié le massif, se sont procuré des cartes, et ont vite compris que dans un massif karstique comme le Vercors, quand on tient les rares points d’eau, on tient le terrain. »

Ce sacrifice a-t-il été utile ?

« Le Vercors a été abandonné au profit des deux débarquements de Normandie et de Provence qui étaient la priorité des Alliés. Il n’a pas forcément mobilisé de troupes allemandes car la division Pflaum qui y intervient était une division d’entraînement qui se spécialiserait ensuite dans la lutte antiguérilla. En revanche, il a contraint les Allemands à se replier via la vallée du Rhône où ils étaient plus exposés aux bombardements alliés. Politiquement, par contre, le Vercors a été important. Il a permis à de Gaulle de dire : “On était là !” et d’obtenir une place au conseil de sécurité de l’ONU. »

Que reste-t-il du Vercors aujourd’hui ?

« De nombreux lieux de mémoire, une grande littérature, “une citadelle de papier”. Le Vercors est une page importante du grand livre de la Résistance française, ce qui amène chacun à l’interpréter à sa façon, en fonction de l’image que l’on se fait de cette Résistance. »

Propos recueillis par Éric VEAUUVY



Gérard Cartier, romancier, vient de publier “L’Oca nera”, un roman dans lequel il raconte l’histoire de la collabo Mireille Provence. Photo Le DL/Éric VEAUUVY